



PETER WOHLLEBEN

Dans son dernier ouvrage, le célèbre auteur de *La Vie secrète des arbres* nous initie aux rouages complexes et subtils de la nature. Une ode à sa beauté, qui sonne aussi comme une mise en garde contre notre interventionnisme pour la protéger, souvent contre-productif, voire destructeur.

Propos recueillis par Laure Lavielle

En quoi consiste le métier de forestier ?

Quand j'ai commencé ce métier, je pensais qu'il s'agissait de garder les arbres et d'en prendre soin. Mais en réalité, aujourd'hui, un forestier est un producteur de bois, une sorte de manager des forêts, qui s'occupe de planter des arbres, de les vendre, d'anticiper les retombées économiques. Pour moi, le forestier ne devrait en vérité avoir aucune mission dans la nature. Sa plus grande tâche devrait être d'expliquer aux gens pourquoi il vaut mieux qu'ils ne touchent pas la nature. Et, plus important encore, de leur faire découvrir la beauté des arbres et des animaux pour qu'ils aient plus d'empathie pour la nature dans son ensemble. Je pense que, sans empathie, nous ne sauverons pas la planète, parce que c'est ce que nous avons essayé en vain durant la dernière décennie : rationnellement, par des lois et des calculs. Beaucoup d'universités essaient en ce moment de calculer la valeur de la nature. Quelle est la valeur d'un arbre, de l'eau, l'air, d'un oiseau ? Mais c'est fou ! Vous ne pouvez pas calculer cela. Quand on aime les arbres comme on aime ses animaux de compagnie, personne n'a à vous expliquer comment bien les traiter, on n'a pas besoin de

lois. Lorsqu'on aime la nature, on est capable de faire beaucoup pour elle et de renoncer à plus de choses parce que cela nous fait du mal de la détruire. On ne calcule pas alors ce qui a le plus de valeur : l'arbre ou notre envie d'un nouvel objet.

Quelle est la différence entre ce que nous entendons communément aujourd'hui par forêt et forêt primaire ?

Presque partout en Europe, nous ne sommes pas entourés de véritables forêts mais de plantations et de terres forestières gérées, qui s'apparentent plus à des monocultures qu'à autre chose. À l'inverse, une forêt primaire est une forêt qui n'a pas été dérangée et qui n'est pas gérée par l'homme. Il est donc toujours intéressant de faire venir des gens d'autres pays pour qu'ils nous en parlent. Dernièrement, le forestier de la dernière plus grande forêt primaire de hêtres, qui est en Iran, est venu visiter l'Europe. Nous en avions avant, dans le nord de la France, en Allemagne, en Pologne, en Suède... Nous avons discuté des forêts dans mon district et il s'est exclamé : « *Des forêts ? Je n'en vois aucune, je ne vois que des plantations ! Vous n'avez pas de vraies forêts comme nous en avons.* »

Quelles sont les conséquences de la disparition des forêts primaires ?

Pour être honnêtes, nous ne le savons pas, et c'est un gros problème. Parce que nous n'avons même pas identifié plus de 10 % des espèces qui vivent dans nos forêts en France ou en Allemagne. Par exemple les espèces leaders, au début de la chaîne alimentaire, comme les bactéries : il y en a beaucoup plus de 90 % qui n'ont pas été identifiées. Alors qu'il est possible qu'elles soient plus importantes que d'autres espèces plus "visibles". Nous ne connaissons qu'un petit nombre de rouages de cette grande horlogerie. Conscients de cela, nous devrions protéger tout le système. Or, aujourd'hui, il est dit que lorsqu'on manage une forêt, elle peut être saine, productive, donner du bois pour l'énergie, de l'oxygène, de l'eau de meilleure qualité, tout en protégeant la biodiversité. Mais c'est faux, on ne peut avoir tout cela en une forêt. À partir du moment où l'on commence à manager une forêt, on détruit tout ce réseau.

Comment faire revenir ces forêts primaires ?

Définir une grande aire à protéger et ne rien faire, justement. Vous aurez de nouveau une forêt primaire en à peu

près 500 ans, soit une génération d'arbres. Cela nous semble très long, car nous l'envisageons avec nos yeux d'humains et souhaiterions avoir des résultats de notre vivant. Nous n'aimons pas nous dire que c'est probablement la dixième génération après nous qui verra le retour d'une forêt primaire. Alors nous essayons de forcer le retour des forêts primaires en faisant pousser des arbres avec des graines ou en en plantant, alors même que nous savons qu'ils sont affaiblis dès le début par la coupe de leurs racines pour les replanter. Ça ne marche pas comme ça.

Quand l'intervention de l'homme est-elle alors nécessaire ?

Une intervention est vraiment nécessaire dans de très rares cas, d'après moi. Par

exemple dans des situations très critiques, comme celles du rhinocéros blanc du Nord, pour soutenir la survie de l'espèce en général. Mais pour protéger tout l'écosystème d'un type de forêt ou de paysage, il ne faut rien faire. Pour le gérer de la bonne façon, il faudrait connaître tous les rouages de l'horlogerie, or c'est loin d'être le cas. Comment alors pouvons-nous réparer l'horloge ? La nature n'est pas une photo à un instant T – c'est un processus. La meilleure chose que nous pouvons faire activement, c'est créer des réserves et ensuite garder nos mains dans nos poches. Des études suggèrent que nous devrions protéger au minimum 50 % des écosystèmes représentatifs et les laisser se développer par eux-mêmes. Ce serait le meilleur moyen pour la nature de se remettre.

Selon vous, croire qu'une sylviculture bien menée et la protection de l'environnement sont compatibles est un mythe...

Ce n'est pas un mythe, c'est l'élément de langage de l'industrie forestière. Selon elle, on peut gérer une forêt et combiner tous les besoins ensemble : préserver la biodiversité, protéger et utiliser le bois, le tout dans une même forêt. Mais c'est un non-sens. En Allemagne, les forestiers disent même : « Nous avons créé la forêt. » Et je leur réponds : « Ah ! intéressant, je viens de rencontrer Dieu. » On peut utiliser une forêt mais pas la créer. On détruit la forêt en l'utilisant. Il y a une étude qui montre que lorsque l'on déboise une forêt d'environ 30 %, l'ensemble de son écosystème se délite. Beaucoup de fonctions sont perdues, nombre d'animaux ne sont plus en mesure de l'habiter parce que le temps y est beaucoup plus sec car il y a plus de soleil. Les températures grimpent alors, et cela affaiblit les arbres, qui deviennent des proies faciles pour les champignons et les insectes. Et nous, nous reportons la faute sur les insectes, les rendant responsables de la mort de la forêt ! Mais non, c'est à cause du management dur que nous lui imposons. Nous devrions être honnêtes : le bois est en effet une merveilleuse matière brute pour les livres, les meubles, etc. Mais cela fait du mal aux forêts de le produire. Et donc nous avons besoin d'aires protégées qui soient plus étendues. Nous disons à l'Indonésie ou au Brésil qu'ils ne devraient plus déboiser les forêts équatoriales. Tandis qu'ici, en France et

À PROPOS DE PETER WOHLLEBEN

Ingénieur forestier, Peter Wohlleben s'est toujours senti concerné par la nature. D'abord inspecteur forestier, il est rapidement surpris par la dégradation causée par l'homme sur la nature. En 2006, embauché par l'Office régional forestier de Hümme, en Allemagne, Peter Wohlleben entreprend une véritable sauvegarde de la forêt, inaugurant une sylviculture proche de la nature. En 2007, il commence à écrire.

La Vie secrète des arbres et

La Vie secrète des animaux

(Les Arènes, 2015, 2016)

connaissent un énorme succès en France. Après avoir créé une Académie de la forêt en 2017, il revient aujourd'hui en librairie avec *Le Réseau secret de la nature* (Les Arènes, 2019).



“ La meilleure, la première chose à faire, est de réduire notre consommation. ”

en Allemagne, il ne nous reste que des miettes de forêt primaire ! Rendons à nouveau sauvages les forêts chez nous et ensuite nous pourrions nous permettre de parler avec l'Indonésie et le Brésil, à qui il reste encore de grandes forêts.

La véritable réponse au changement climatique doit être selon vous radicale et aussi rapide que l'est le changement des niveaux de CO₂. Nos efforts, par exemple pour recycler, ne servent donc pas à grand-chose ?

De nos jours, nous recherchons des solutions qui consistent à remplacer un matériau brut par un autre, mais en produisant tout autant : utiliser du papier plutôt que du plastique, de la biomasse à la place du charbon, de l'énergie solaire à la place de l'énergie nucléaire... Cela améliore un peu les choses mais ce n'est pas suffisant. Et dans certains cas, manager la nature dans le but de se prémunir du réchauffement climatique donne des choses absurdes. En remplaçant le charbon par le bois par exemple. C'est totalement fou. Du coup, de grandes forêts sont abattues, comme dans le sud-est des États-Unis pour approvisionner des centrales électriques françaises. Il reste alors sur place des marécages sans ombre pendant l'été, desquels d'énormes quantités de CO₂ s'échappent – trois fois plus que si l'on avait utilisé du charbon ! Tout cela parce que l'industrie forestière qui vend le bois dit qu'il est neutre en carbone ! C'est notre mode de vie que nous devons changer. La meilleure, la première chose à faire, est de réduire

notre consommation. Les gens pensent qu'ils y perdraient quelque chose. Or, si l'on regarde ce qui est vraiment important pour nos vies – à partir du moment où nous avons assez à manger, un toit et des vêtements –, ce sont nos émotions, l'amour, le bonheur... qui ne dépendent pas de l'argent ! Nous n'avons pas besoin de partir deux à trois fois par an à l'autre bout du monde en vacances en avion mais de choses simples, être entre amis, en famille... Et pour continuer à avoir cela dans le futur, il est évident qu'il va falloir réduire notre consommation en premier lieu.

Le fait d'être aussi conscient de notre interdépendance avec la nature influence-t-il le regard que vous portez sur le fonctionnement individualiste de notre société ?

C'est une bonne chose que chaque individu puisse vivre selon ses besoins personnels, ses compétences propres, mais nous sommes allés trop loin dans l'individualisme. Notre société se désagrège parce que les droits individuels sont considérés comme supérieurs aux droits collectifs. La nature est la preuve même que c'est toujours mieux de vivre dans une grande société, un large réseau. Nous pensons communément que c'est le plus fort qui survit. C'est faux. C'est celui qui sait le mieux s'adapter à son environnement. Nous avons interprété la théorie de l'évolution comme la survie du plus fort, ce qui sous-entend la loi de la compétition. Et c'est exactement la direction qu'a prise notre société ces dernières décennies. Mais

la nature n'est pas une affaire de compétition, c'est une affaire de coopération. Ce ne sont pas les individus les plus faibles qui se font sortir de l'évolution, mais ceux qui ne coopèrent pas.

Considérez-vous que nous faisons partie de la nature ?

Nous faisons toujours partie de la nature et c'est très important à souligner. Nous disons toujours à quel point c'est important de la protéger et à quel point elle a une grande valeur et que pour cela il faut que nous renoncions à telle et telle chose pour la sauver. Mais nous ne nous rendons pas compte du fait que la première espèce que nous protégeons en préservant la nature, c'est la nôtre ! La protection de la nature, c'est en premier lieu la protection de l'humain. Et la bonne nouvelle, c'est que la nature ne peut pas être détruite. C'est impossible. Elle s'en remettra toujours. Dans dix mille ans ou un million ou dix millions d'années. Ce n'est qu'une question de temps. La question est : est-ce que notre espèce, elle, sera encore là ? //

